

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°7

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°7

Avril 1991

LE CONTE ET LE SACRE

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Martine Chiffrot-Comazzi
Sabine Ferrandou
Hélène Galibardy
Jacqueline Hecht
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

N°7

Avril 1991

JO BRUCHAC:

LE CONTE ET LE SACRE

p.5 EDITORIAL

ARTICLE

p.7 L'art du conte et le sacré:
à propos de l'utilisation
des contes amérindiens
Jo Bruchac

CONTES par Jo Bruchac

p.23 Gluskabe transforme les animaux

p.27 Gluskabe et Dzidziz

p.33 Gluskabe et les quatre souhaits

p.41 Le chasseur fidèle

p.45 L'origine de l'été indien

ILLUSTRATIONS par Kahiones

extraites de The Faithful hunter

POEMES de Jo Bruchac *Originaux et traductions*

p.50 Des oies en route pour le Nord
au-dessus de Mantako

p.52 Vision double

p.54 Lynx, 1953

p.56 Grand-père Birdfoot

p.58 Près des montagnes

p.60 Il y a un ruisseau

p.62 Indiens d'anthologie

p.66 BIO-BIBLIOGRAPHIE

p.68 NOTES DE LECTURE

EDITORIAL

La revue doit beaucoup à Jo Bruchac. Cet infatigable éditeur et diffuseur de la littérature amérindienne est aussi poète et surtout conteur. Un vrai conteur dans toute l'acception traditionnelle du terme. Nous n'avions aucune interview de lui: et pour cause, il est l'interviewer et sa modestie l'empêche d'accepter cet exercice. Peut-être a-t-il raison en fin de compte puisque nous vous offrons à la place un article qui nous est apparu comme important pour mieux comprendre non seulement les contes amérindiens, mais aussi les contes en général. La parole du conte n'est pas innocente, et les Proppl, Boyes², Bettelheim³ qui se sont penchés chacun dans une perspective différente sur les contes traditionnels d'Europe en témoignent par leurs travaux. Valeur morale d'une société, initiation, ils ne sont jamais innocents. Si la lecture de ce numéro vous incite à rechercher des versions non édulcorées de notre propre patrimoine de conte, alors nous aurons atteint un de nos objectifs.

Devons-nous préciser que l'article de Jo Bruchac est à prendre au sérieux? Doit-on rappeler que les contes que nous lisons à nos enfants sont pour la plupart des contes construits à l'origine pour les adultes? Qu'ils ne sont pas des *enfantillages*?

Nous vous proposons quelques récits Abenakis extraits de son dernier recueil *The faithful Hunter* en cours de traduction (et en recherche d'éditeur). Nous retrouverons Jo Bruchac dans le prochain numéro avec une nouvelle poignante sur la vieillesse et l'abandon des traditions par les jeunes.

Bonne lecture.

Manuel Van Thienen

- 1: Vladimir Propp: Morphologie du conte
- 2: Dennis Boyes: Initiation et sagesse des contes de fée
- 3: Bruno Bettelheim: Psychanalyse des contes de fée

L'art du Conte et le sacré:
A propos de l'utilisation des contes amérindiens.

Jo Bruchac

«Conter est une affaire sérieuse qu'on ne devrait pas entreprendre de façon inconsidérée, car si les contes peuvent être racontés pendant la belle saison, la vie doit faire une pause; sinon les esprits amis de la nature se passionnent pour leur appel magique et négligent les fonctions qui leur sont assignées: pourvoir en subsistance pour l'hiver qui vient. De même cette partie de l'esprit qui reste et vagabonde sans but quand meurt quelqu'un peut être attirée dans la communauté quand les récits sont contés, leur faisant désirer à nouveau les joies de la vie et peut-être même voler l'esprit d'un nouveau-né pour qu'il leur tienne compagnie. On doit se préparer aux contes, et les plus jeunes doivent être protégés par une lanière de cuir attachée au poignet afin de les retenir dans le monde pour qu'ils ne puissent pas être enlevés

magiquement par la mort. Beaucoup de cérémonies doivent être ajournées jusqu'après la saison froide: il en est de même pour les contes.»

William Guy Spittal, extrait de son introduction à *Myths of the Iroquois* par E.A. Smith Ohsveken, Ontario, Canada. Irografs, 1983.

I. Les contes amérindiens et les conteurs non-amérindiens: Quelques problèmes

On s'intéresse beaucoup dans le milieu des conteurs aux contes amérindiens et presque tous semblent connaître et dire au moins l'un de ces contes. Ces contes font souvent partie de ceux qu'ils préfèrent. Ils constatent aussi que le public en demande et réagit à ces contes avec enthousiasme.

Il est compréhensible qu'il y ait un tel intérêt pour les contes amérindiens; après tout, ce pays a été fondé sur une «Terre Indienne» (et même davantage si nous retenons le mot du conteur et historien mohawk Tehanetorens. Il conclut que les Américains d'aujourd'hui vivent plus comme les Indiens que leurs ancêtres européens ne le firent, en ce qui concerne le vêtement, l'alimentation et le tissu culturel. Même la forme de notre gouvernement semble être redevable d'une dette plus lourde à la Constitution des Six Nations iroquoises qu'à n'importe quel document européen.) Les contes des nombreuses nations amérindiennes de ce qui constitue aujourd'hui les Etats-Unis parlent à la fois aux Amérindiens et aux non-Amérindiens plus que n'importe quels autres contes. Qui plus est, les nombreux contes amérindiens déjà rassemblés et imprimés constituent l'un des plus riches corpus de mythes et légendes du monde. Il est courant de

trouver dans les livres des dizaines de milliers de contes amérindiens venant de plus de quatre cents traditions orales de l'Amérique du Nord; contes grouillants de ces détails mémorables et excitants qui attirent à la fois les conteurs et leur public. Les récits iroquois par exemple, abondent en créatures merveilleuses comme les géants de pierre, les ours monstrueux, les têtes volantes, les nains magiciens, les squelettes de vampires, et plus d'une douzaine de personnages de *Trickster*.

Pour beaucoup de conteurs, les contes amérindiens sont un terrain fertile et inexploité. Un conteur «découvrant» un conte amérindien qui lui parle doit ressentir ce que Balboa (pas Cortez) ressentit sur ce sommet à Darien, quand il vit l'Océan Pacifique pour la première fois. Il y a toutefois de nombreux problèmes à propos des utilisations- et mauvais usages- des contes amérindiens par les conteurs non-amérindiens. Ces problèmes proviennent en partie de cette grande nouveauté, cette qualité de chose non encore découverte qui rende les histoires si attractives et excitantes pour un conteur à la recherche de nouveaux terrains. De plus, l'histoire seule n'est pas nouvelle pour le conteur potentiel, mais s'ajoutent tous les aspects réels (plutôt que stéréotypés) de la culture amérindienne, passée ou présente. Des difficultés surgissent aussi à cause des sources d'où la majorité des conteurs non-amérindiens extraient les récits qu'ils content. Bien que les contes amérindiens soient issus de la tradition orale, les conteurs les rencontrent habituellement d'abord dans un livre plutôt que de la bouche d'un Amérindien. Malheureusement, beaucoup de versions écrites des contes amérindiens, qui vivent toujours dans la tradition orale de certains peuples sont rapportés de manière incomplète ou inexacte.

C'est une triste vérité que de constater que la moyenne des Américains en savent moins aujourd'hui sur les Amérindiens que les premiers colons européens sur ce continent - qui survécurent grâce à l'aide et à l'amitié des Amérindiens - Même ceux qui vivent à quelques kilomètres d'une grande communauté amérindienne active, savent très peu de choses sur leurs voisins amérindiens, ou encore font comme s'ils n'avaient jamais existé. Sans cesse, j'ai sillonné des villes en demandant s'il y avait des Amérindiens qui racontaient, et toujours il n'y avait personne, alors que par la suite j'en rencontrai toujours plusieurs. Le mythe de «l'Homme Rouge disparu» est, sur l'ensemble du continent, plus vivace, dans les esprits de la plupart des Américains, que l'Amérindien vivant. La population sans cesse croissante des Amérindiens incita Simon Ortiz, un conteur et poète Pueblo, à écrire dans l'un de ses poèmes: «Les Indiens sont partout.»

Dans le prolongement de l'ignorance de l'existence actuelle des Amérindiens, il y a l'ignorance des lieux et de l'usage correct des contes amérindiens. Aucun conte -dans aucune culture- n'existe en dehors de la vie de sa population. Les problèmes du raisonnable, de l'efficacité et de la validité de la transplantation des contes d'une culture à l'autre ne s'applique pas seulement aux contes amérindiens. Les meilleurs conteurs ont connaissance de ces problèmes et peuvent même s'engager dans des efforts héroïques pour comprendre l'origine et le contexte culturel des contes qu'ils utilisent. Cependant, beaucoup de conteurs -parmi lesquels quelques bons-savent seulement que les contes amérindiens qu'ils racontent viennent de tel ou tel livre ou furent racontés par tel ou tel conteur non-amérindien. Ironiquement, ils peuvent en savoir moins sur

l'origine d'un conte amérindien -né de cette terre- qu'ils n'en savent d'un autre venant de l'ancienne Babylone ou des Iles Fidji. Presque universellement, les conteurs non-amérindiens qui utilisent un conte amérindien n'ont jamais entendu un mot dans la langue d'origine du conte et n'ont aucune connaissance de la culture matérielle ou intellectuelle de la nation d'origine, ni n'ont jamais rencontré un Amérindien vivant de cette nation tribale. Dans de nombreux cas, ils ne savent même pas d'où vient le conte -sinon qu'il est «indien», et ils ne savent certainement pas la relation forte qui existe, dans les nombreuses nations amérindiennes, entre l'art de conter et le sacré.

Avant de poursuivre plus avant, permettez-moi de dire clairement que mon action n'est pas de décourager les non-Amérindiens de raconter des contes amérindiens. Les contes des peuples amérindiens sont maintenant, d'une certaine manière, une part de l'héritage de tous les Américains. Les leçons qu'ils enseignent -et j'approfondirai les qualités d'enseignement des contes amérindiens- sont probablement plus nécessaires à tous aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a des centaines d'années à ceux qui les dirent à l'origine. Ce sont des histoires puissantes, puissantes comme une médecine ou du tabac. Mais, comme une médecine ou le tabac dont la fumée est utilisée pour porter les prières vers le Créateur, les contes doivent être utilisés sagement et dans le bon sens, sinon ils peuvent être nuisibles tant au conteur qu'à l'auditeur. Tous les conteurs avec qui j'ai discuté de cette question -Vi Hilbert à Washington, Ed Edmo dans l'Oregon, Kevin Locke dans le Dakota du Nord, Simon Ortiz et Harold Littlebird au Nouveau-Mexique, Keewaydinokay dans le

Michigan, Tehanetorens à New-York, et beaucoup d'autres- sont d'accord pour dire qu'il n'y a pas de raison pour que les conteurs non-Amérindiens qui comprennent et respectent ne racontent pas de contes amérindiens.

Mais c'est une grande affaire que de comprendre, et le respect implique une responsabilité. Mon espoir est que cet article guidera les conteurs non-Amérindiens vers une meilleure compréhension de l'art de conter des amérindiens et suggère quelques pistes qu'ils puissent suivre pour développer leur propre relation avec les histoires qu'ils souhaitent conter.

II. L'usage des contes amérindiens

Hey-ho-vey- je conte une histoire,
une histoire transmise par les Anciens
Hey-ho-vey- j'offre asseyma
pour leurs esprits...

Hey-ho-vey- je conte une histoire
Ecoutez- et apprenez
Hey-ho-vey- Hey-ho-vey-

Keeywaydinokay, extrait de son récit original, *Makwahiskoinin*, le don de l'ours. Minis Kitigan Drum, 1977

Comment sont utilisés les récits amérindiens par les Amérindiens? Ils sont utilisés traditionnellement pour enseigner ces leçons dont le peuple avait besoin pour coopérer et survivre. Les cultures amérindiennes, à travers le continent, mettent en avant à la fois l'autonomie individuelle et l'importance de travailler pour le bien de tous. La contrainte était rarement utilisée pour obliger un individu et l'absence de police, de lois strictes et de prisons ont toujours été remarquées par les voyageurs européens qui notèrent que les Amérindiens

qu'ils rencontrèrent semblaient n'avoir jamais affaire au crime. Cette absence de contraintes était particulièrement évidente dans l'éducation des enfants. Universellement on considérait comme une erreur profonde pour un adulte, de frapper un enfant. La règle européenne du «Ménage la fêrule et tu gâteras l'enfant» apparaissait comme perverse pour les Amérindiens qui croyaient que battre les enfants ne pourrait avoir que des effets négatifs. Frapper un enfant ne pourrait servir qu'à briser l'esprit de celui-ci ou à fomenter le ressentiment. Un tel acte de lâcheté était un terrible exemple. Celui qui bat un enfant pouvait s'attendre à être battu par lui en retour quand il serait devenu plus fort que l'adulte. Au lieu de cela, quand un enfant faisait une bêtise, la première chose à faire était d'utiliser le pouvoir des contes pour lui montrer la bonne voie. Si un enfant était désobéissant, dur avec un ancien ou faisait des choses risquant d'être dangereuse pour lui, alors on devait lui donner une ou plusieurs leçons par le conte qui lui montrerait ce qui arrive à ceux qui se conduisent mal. Le pouvoir des contes -qui étaient dits ce jour là- était habituellement suffisant. Si les contes et les autres moyens -comme jeter de l'eau sur l'enfant- étaient inefficaces, alors des pratiques d'exclusion comme d'ignorer l'enfant, ou (chez les Abenakis) noircir le visage de l'enfant et l'envoyer hors de la hutte pour qu'il soit ignoré par tous les membres de la communauté, étaient utilisés. Dès que l'enfant montrait son consentement à se conduire comme il faut, l'exclusion cessait (lorsqu'il s'agissait d'adultes qui agissaient régulièrement contre le bien-être de la communauté, la mesure la plus drastique -et la plus rarement utilisée- était le bannissement de la nation. Les adultes bénéficiaient également des contes qui leur étaient racontés pour les aider à voir le bon chemin à suivre).

Pour que de tels contes-leçons soient d'une grande importance pour le bien-être de l'individu et de la nation, ils devaient être chargés d'un grand pouvoir. Une bonne histoire, divertissante, efficace créativement, avait plus de chance de toucher l'auditeur. Le rôle de l'histoire en tant que guide social fait que le plus important était qu'elle soit mémorisable. A cause de cela, il est important que les conteurs non-amérindiens comprennent clairement le message véhiculé par un conte. Si vous ignorez pourquoi était utilisé le conte, vous risquez de ne pas le comprendre et de mal l'utiliser. Les contes sont comme la nourriture. Nous mangeons la nourriture parce que nous l'aimons, mais nous mangeons aussi parce qu'elle nous maintient vivant.

Je pense qu'il n'est pas exagéré de dire que tous les contes amérindiens, quand ils sont utilisés dans le bon contexte, peuvent servir de leçon et d'important outil de communication. C'est encore vrai aujourd'hui pour les Amérindiens. En fait, même les blagues peuvent être utilisées de cette manière dans les communautés amérindiennes. Si un Amérindien vous raconte une blague, écoutez-la attentivement. Invariablement, elle s'appliquera à quelque chose que vous avez fait ou dit. Ça peut être une leçon pour vous ou parfois une réprimande si vous avez dépassé les limites. Mais, parce que les Amérindiens croient toujours en la non-intervention dans les actes d'autrui -sinon de manière indirecte- une blague peut être le moyen de mettre le doigt sur un point précis.

Il est important également de se souvenir que la culture amérindienne est holistique. En disant cela, je veux dire qu'il n'y a pas de séparation

entre l'église et l'état, et aucune des pratiques de classement en catégories que l'on trouve dans la culture occidentale qui facilitent la séparation entre «sacré» et «profane». Dans l'univers amérindien, tout est sacré. Je recommande à tous ceux qui s'intéressent au rôle des contes dans la vie amérindienne contemporaine le livre *Wolf that I am* de Fred Mc Taggart. Il y rapporte les efforts qu'il fit alors qu'il était étudiant à l'Université d'Iowa, pour collecter et écrire sur les contes des Mesquakies établis non loin de la ville d'Iowa. Alors qu'il pensait collecter des récits folkloriques pittoresques, vestiges d'une culture mourante, il se trouva rapidement confronté à des gens qui croyaient fermement en ces récits, en leur langue et en leurs rituels religieux. Loin de mourir, la voix mesquakie était bien vivante. Loin de vouloir partager leurs contes avec l'étudiant-augmentophone-en-bandoulière, les Mesquakies protégèrent leurs traditions.

Sur le conseil d'un ami Mesquakie, également étudiant à l'Université, il affronta une tempête de neige pour aller jusqu'à la maison d'un homme qui avait la réputation de connaître beaucoup de contes. Mais lorsque Mc Taggart frappa à la porte et que Tom Youngman sortit sur le pas de sa porte, en la fermant derrière lui, voilà ce qui arriva:

«On m'a dit que vous pourriez m'aider et me donner quelques éclaircissements sur les contes.

Les yeux brun-profond de l'homme plongèrent quelques minutes dans les miens. Je sentis dans son regard un pouvoir et un calme auxquels je n'étais pas habitué. Il ne portait qu'une chemise de flanelle mais il ne frissonnait pas du tout dans le

vent froid et pénétrant. Alors qu'il se tenait devant la porte close, son regard profondément plongé dans le mien, il me mit à l'aise d'une certaine manière, et je ne sentais ni la peur, ni la culpabilité que je ressentais d'habitude quand je rencontrais pour la première fois des membres de la communauté mesquakie. Son silence était le mode de communication adéquat et quand finalement il parla, je savais ce qu'il allait dire. «Je ne peux pas vous raconter mes contes», dit-il à voix basse. Je n'avais aucune difficulté pour l'entendre à travers les hurlements du vent. «Je me sers de mes contes pour prier. Ils sont tous sacrés pour moi.»

Je le remerciais, puis il ouvrit la porte et entra dans sa petite maison...»

Plus tard, Mc Taggart réalisa que son ami étudiant Mesquakie s'était moqué de lui. Il fut d'abord en colère et honteux, puis il réalisa qu'en s'étant moqué de lui -comme dans le conte mesquakie du Raton-Laveur et du Loup qu'il avait lu dans un vieux livre (Fox texts de William Jones)- il lui avait appris une leçon.

Il y a aussi des contes, et cela varie d'une nation amérindienne à l'autre, qui sont des parties de rituels de guérison. L'exemple le plus évident est peut-être celui des contes navajos qui sont des parties de différentes voies cérémonielles de guérison. Les dessins de ces histoires sont tracés sur le sol avec du sable de couleur, et la personne à soigner est placée sur cette peinture de sable - qui est une partie du conte- dans un rituel qui peut durer plusieurs jours. Dans d'autres nations amérindiennes, certaines histoires ne peuvent être dites qu'à des initiés et à certaines époques. Quel est la responsabilité du conteur quand il ou elle

découvrir une de ces histoires et veut la dire hors de son contexte originel? Je ne suis pas sûr de connaître la bonne réponse, mais je sais de manière sûre que porter au grand jour des choses sacrées n'est pas une bonne idée et qu'il est plus judicieux d'être prudent que téméraire. Il y a des histoires qui parlent de personnages, Coyote par exemple, qui portent le sacré au grand jour et fait les choses de travers. Dans ces histoires, les personnages paient toujours leurs erreurs.

C'est une tradition, qui apparaît sur l'ensemble du continent, que tous les mythes et légendes amérindiens ne doivent être racontés qu'à certains moments et d'une certaine façon. Keeywaydinokay, une conteuse femme-médecine Anishinabe a un chant qui précède chaque histoire. Elle offre toujours *asseyma*, ou du tabac, pour les ancêtres pendant qu'elle chante. Ceux qui ont étudié avec elle font de même.

Dans la plupart des régions de l'Amérique du Nord, les contes devaient être dits pendant l'hiver. Dans certains cas, seulement la nuit. Plus tard, mentionner les noms de certains personnages des histoires -Coyote, par exemple- en dehors des histoires était de mauvais augure. Coyote disent certains Amérindiens de Californie, pourrait vous entendre prononcer son nom et venir vous visiter et vous faire du mal. On peut, je suppose, trouver des raisons logiques à ces interdictions. Commencer à conter pendant le printemps alors qu'on devrait travailler dans les champs ou rechercher la nourriture, pourrait être perçu comme improductif. Les gens ont un grand besoin d'histoires l'hiver quand un bon conte vous aide à garder l'esprit éveillé. Mais les interdictions sur le conte en dehors de son contexte ne sont pas, m'a-t-on dit, appliqués par les êtres humains mais par les pouvoirs de la nature.

Racontez des histoires en été, disent les Iroquois, et une abeille viendra dans votre maison pour vous piquer. Cette abeille est en réalité un membre du Petit Peuple, les Jo-ge-oh, prenant l'apparence d'une abeille pour vous prévenir que vous faites mal. Les Abénakis disent que si vous racontez des histoires au printemps, les serpents viendront dans votre maison.

Pour ces multiples raisons, je ne raconte certaines histoires qu'entre les premières et les dernières gelées. Un ami non-Amérindien qui voulait dire des contes amérindiens, malgré tout cela, ne savait ni ne faisait attention à ces interdictions. Il chercha des contes du XIX^e siècle et commença à les mémoriser. Quand il les sut, il voulut les dire en public, mais la première fois qu'il dit une de ces histoires, il tomba malade. Je lui conseillai de chercher à en savoir davantage sur ces contes. Malgré mon avertissement, il en dit un autre en public et eut un accident sérieux immédiatement après. Une fois de plus, je lui suggérai d'approfondir ses connaissances sur l'histoire de ces contes et des Amérindiens à qui ils appartenaient. Sa réponse cependant, fut qu'il devait plutôt trouver s'il s'agissait d'une coïncidence. Délibérément, il dit un autre conte en public. Cette fois il tomba tellement malade qu'il en mourut presque. Il conclut qu'il aurait dû en savoir davantage sur les contes, fit un voyage en Oklahoma pour rendre visite à quelques anciens de la nation amérindienne et découvrit que les contes qu'il avait racontés étaient de contes de la nuit à ne dire qu'à un certain moment de l'année et jamais (comme il l'avait fait) à la lumière du jour.

III. Contes amérindiens et conteurs non-Amérindiens: Quelques directions possibles.

Ce que je veux partager ici n'est pas un assortiment de règles difficiles et fixes, mais quelques directions possibles à suivre pour un conteur non-Amérindien quand il ou elle désire utiliser des contes amérindiens. Elles sont le fruit de ma propre approche des contes que je dis; certaines viennent de la tradition de mes ancêtres abénakis et d'autres de peuples amérindiens de qui j'ai appris.

1. Avant d'apprendre seul des contes amérindiens à partir de livres, apprenez les de la vie du peuple. Rendez visite à des Amérindiens, essayez d'en savoir plus sur leur mode de vie et leur langue. Quand vous utilisez des textes écrits, recherchez toutes les versions existantes du conte, s'il en existe plus d'une. Une connaissance de la langue et du peuple d'origine pourra vous aider à développer une version plus proche de l'original.

2. Quand vous rendez visite à des Amérindiens, souvenez-vous qu'écouter et être patient sont des vertus fondamentales. Le vieux stéréotype de l'Indien stoïque vient en partie du fait que trop souvent les non-Amérindiens monopolisent la parole. Il est de pratique courante en occident d'interrompre quelqu'un dans la conversation. De telles interruptions chez les Amérindiens mettent fin à la conversation. Quand vous posez des questions, évitez les questions contenant aussi la réponse ou celles qui ne nécessitent que des réponses par «oui» ou par «non». Les Amérindiens attachent beaucoup d'importance à la politesse et diront souvent «oui» seulement pour vous être agréable.

3. Sachez quel type de contes vous apprenez. Découvrez si on ne peut les dire qu'à certains moments et ayez conscience de la façon dont leurs constructions s'ajustent dans la culture et la vision du monde du peuple originel auquel ils appartiennent. Si vous n'êtes pas certain de leur usage ou de leurs origines, ne les racontez pas. Par ailleurs, si vous désirez utiliser un conte que vous avez entendu de la bouche d'un conteur amérindien, demandez-lui toujours la permission de la faire.

4. Quand vous dites un conte amérindien, essayez d'éviter un langage raciste ou véhiculant des stéréotypes. Beaucoup de non-Amérindiens, par exemple, ne réalisent pas, par exemple, qu'il est profondément insultant de parler d'une femme, d'un enfant ou d'un homme en la qualifiant respectivement de «squaw», de «papoose» ou de «brave». Souvenez-vous que les cultures amérindiennes, plutôt que «primitives» ou «ignorantes» étaient souvent plus sophistiquées politiquement et culturellement que la plupart des nations européennes du temps de Colomb. Comme le dit Alvin M. Josephy, «Croire en la liberté et la dignité de l'individu était profondément ancré dans la plupart des sociétés amérindiennes.» *The Indian Heritage of America* de Josephy (New York, N.Y. Alfred A. Knopf, 1968), devrait être lu par tout conteur utilisant des contes amérindiens. Du reste, les femmes amérindiennes dans beaucoup de nations tribales - comme celle des Iroquois, où elles possèdent les maisons, contrôlent l'agriculture, choisissent et démettent les chefs - jouent un rôle central.

L'un de mes contes iroquois favori est celui du Rocher. Il raconte comment les premiers mythes et

légendes ont être appris à un enfant par un vieux rocher. En échange de chaque conte l'enfant donne au rocher un jouet. C'est une histoire importante à ne pas oublier pour tous ceux qui désirent dire des contes amérindiens. parce qu'il nous remet en mémoire le principe de réciprocité et la relation juste avec la terre qui est à l'origine des histoires et des cultures amérindiennes. Un conteur, qu'il soit ou non Amérindien, qui garde présent en mémoire ces principes, sera en bonne condition sur sa propre voie pour utiliser les contes amérindiens tels qu'ils ont été conçus -pour les êtres humains, pour la terre.

traduit de l'anglais par Manuel Van Thienen.



Gluskabe transforme les animaux

Après avoir créé les animaux, Gluskabe décida de voir comment les autres créatures se comportaient avec eux. Il appela tous les animaux à la fois.

«Mes amis,» dit-il, «je vais dire un mot. Quand je dirai ce mot, je veux voir ce que vous ferez.»

Alors il prit sa respiration et prononça le mot qui signifie être humain. «Alnabe,» dit-il. Les lapins et le cerf, le caribou et l'élan tournèrent les talons et s'enfuirent dans la forêt. Les loups et les ours grognèrent et se glissèrent à l'abri des arbres. Gluskabe opina. Tout se déroulait comme prévu. Presque tous les animaux avaient couru se cacher lorsqu'ils avaient entendu le mot qui désignait les êtres humains. Mais tous les animaux ne s'étaient pas enfuis: l'écureuil et l'orignal restèrent à leur place.

A cette époque l'écureuil était très gros, plus grand que le plus grand des ours.

L'orignal était plus grand qu'il ne l'est maintenant. Il dépassait la cime des plus grands arbres. Gluskabe leva un sourcil et regarda l'écureuil. «Alnabe.» dit-il de nouveau. Quand l'écureuil entendit prononcer le mot pour la seconde fois, il se fâcha. Il ramassa de gros rochers et les lança. Il brisa des branches d'arbres.

Alors Gluskabe dit le mot à l'original. Il frappa le sol de ses énormes pattes et abattit des arbres avec ses grands bois. «Alors,» dit Gluskabe à l'écureuil, «que feras-tu lorsque tu verras un être humain?»

«J'empoignerais tous les êtres humains que je verrai et je les mettrai en pièces,» gronda l'écureuil, «je tuerai tous les êtres humains.» Gluskabe secoua la tête «non, nijia,» dit-il. «Cela ne se passera pas ainsi lorsque tu verras les enfants de mes enfants». Il tendit la main et attrapa l'écureuil. De l'autre main il commença à le caresser, et l'écureuil devint plus petit que le plus petit lapin.

«Maintenant,» dit Gluskabe «tu ne seras plus capable de faire du mal à mon peuple.» Malgré cela, l'écureuil a gardé son mauvais caractère (jusqu'à nos jours). Quand vous allez dans sa forêt, il s'enfuit au sommet des arbres et vous lance des brindilles en vous menaçant de sa petite voix pour qu'on se rappelle toujours qu'il a été grand et terrifiant.

Gluskabe se tourna vers l'original.

«Que feras-tu lorsque tu verras des êtres humains?» demanda-t-il.

L'original secoua ses bois. «Je les encornerai. Je les piétinerai». «Non,» dit Gluskabe «cela ne se passera pas comme ça.» Il posa une main sur la tête de l'original, entre ses bois, et l'autre main contre le nez. «Montre-moi comme tu es fort, nijia» dit Gluskabe. «Pousse aussi fort que tu pourras.» L'original poussa. Il poussa et poussa tant qu'il

rapetissa. Son cou raccourcit et son nez s'arqua. Gluskabe s'arrêta. L'original était toujours aussi gros mais il ne représentait plus aucun danger pour le peuple. Encore de nos jours, l'original a un nez cassé et un petit cou tellement il avait poussé; et si vous regardez entre ses bois, vous pourrez voir l'empreinte de la main de Gluskabe.

C'est ainsi que Gluskabe transforma les animaux pour que le monde soit meilleur pour le Peuple.



Gluskabe et Dzidziz

Un jour Gluskabe entra dans la hutte de sa grand-mère.

«Grand-mère,» dit-il, «il ne me reste plus rien à faire. J'ai vaincu tous les monstres. Il n'y a personne qui puisse me battre.»

Grand-mère Marmotte hocha la tête. «Ce n'est pas vrai, Petit-fils. Il y a quelqu'un que tu ne peux pas vaincre.»

«A quoi peut-il donc ressembler?» dit Gluskabe. «J'ai vaincu le magicien, Sauterelle. J'étais plus fort que Aglebemu, qui captura toute l'eau du monde. J'ai attaché les ailes de l'Aigle du Vent et transformé les animaux. Je suis certain qu'il n'existe personne sur cette terre que je ne puisse vaincre.»

Grand-mère Marmotte hocha de nouveau la tête. «Gluskabe,» dit-elle, «bientôt, il sera temps pour nous de partir et de laisser nos enfants et les enfants de nos enfants prendre soin de la terre. Le monde change et il y a quelqu'un que tu ne pourras pas vaincre. Il s'appelle Dzidziz.»

«Hummm,» dit Gluskabe. «Où puis-je trouver ce puissant personnage?»

«Tu peux le trouver à la Pierre Blanche. Il habite dans la hutte de Nigawes.»

Gluskabe alla donc à la Pierre Blanche. Là, il y avait un village indien. Il s'y promena la tête haute. «Où est Dzidziz?» demanda-t-il. «On, m'a raconté qu'il vit dans la tente de Nigawes.» C'est vrai, dit une vieille femme, «Dzidziz est dans cette hutte là. Tu as de la chance d'arriver maintenant. Il vient juste de terminer sa sieste. Sinon il ne t'aurait pas été possible de le voir.»

«Ce Dzidziz est-il si puissant que personne n'ose l'éveiller quand il dort?» demanda Gluskabe. La vieille femme sourit. «Tu peux le dire!»

Gluskabe entra dans la hutte. Une femme était assise près du feu.

«Je suis venu voir Dzidziz,» dit-il.

«Kuail!» dit la femme, «tu es le bienvenu dans notre hutte. Dzidziz est là-bas.» Elle désigna du menton l'autre côté du feu. Là, un petit bébé rampait sur une couverture en peau d'ours. Gluskabe n'avait jamais vu de bébé auparavant et ne savait pas que «Dzidziz» est simplement le mot qui signifie «bébé» et que «Nigawes» signifie simplement «mère».

«Kuail!» dit Gluskabe au bébé. Mais Dzidziz ne répondit pas.

«Hum,» dit Gluskabe. «Tu penses que tu es trop fort pour daigner me répondre. Mais je t'ordonne de le faire! «Kuai!» Mais Dzidziz n'écoutait pas. Il continuait de gigoter sur sa couverture.

«Bien,» dit Gluskabe, «tu me défies? Mais je peux faire tout ce que tu peux faire.»

Alors Gluskabe rampa sur ses mains et ses genoux comme le faisait Dzidziz. Il le fit très bien. Aussi bien que le bébé.

Quoi qu'il en soit, le bébé en eut rapidement assez de ramper. Il roula sur le dos et commença à jouer avec ses orteils.

«Ah, ah,»dit Gluskabe «tu me mets à nouveau au défi? Mais je peux faire cela aussi.»

Alors Gluskabe roula sur son dos. Il ota ses mocassins et commença aussi à jouer avec ses orteils, regardant attentivement le bébé pour s'assurer qu'il ferait bien tout ce que le bébé ferait. Après un moment, Dzidziz tira un de ses pieds vers sa bouche et commença à sucer ses orteils. «Tu ne pourras pas me battre!» dit Gluskabe. Il tira et tira sur sa jambe. Finalement il leva son pied suffisamment près de la bouche pour pouvoir lui aussi sucer ses orteils.

Mais Dzidziz en eut assez de sucer ses orteils. Il roula sur le ventre et chercha son jouet favori: un morceau de peau de cerf rembourrée et cousue de façon à ressembler à une tortue. «Kaamoji,» dit Gluskabe «tu es plus fort que je ne le pensais. Viens près de moi!» Mais Dzidziz ne faisait pas attention à lui et se mit à mâchonner la tortue de peau. Gluskabe s'approcha plus près de lui.

«C'est comme ça qu'elle te donne son pouvoir,» dit-il «Alors je vais te la prendre.» Et il arracha la tortue de peau des mains du bébé.

Aussitôt qu'il l'eut fait, le bébé commença à pleurer et à hurler.

Gluskabe n'avait jamais entendu de tels sons auparavant. Il pensa qu'il voulait lui casser les oreilles et il se les couvrit des mains.

«Tais-toi,» cria Gluskabe. Mais Dzidziz n'arrêta pas de hurler.

Alors Gluskabe essaya de chanter. Il chanta un chant assez puissant pour calmer les vents violents et les plus puissantes tempêtes. Autour de la Pierre Blanche, les vents s'arrêtèrent de souffler et les eaux devinrent calmes. Mais à l'intérieur du wigwam, Dzidziz hurlait toujours.

«Tu as gagné,» cria Gluskabe. «Voici,» et il rendit la tortue de peau au bébé. Mais Dzidziz n'était pas encore prêt à s'arrêter de pleurer. Il continua de hurler. Il serra les poings et sa figure devint toute rouge.

Gluskabe regardait désespérément autour de lui. «Il n'y a personne qui soit plus fort que Dzidziz,» dit Gluskabe. «Qui peut l'arrêter?»

Alors la jeune femme, qui était restée calmement assise pendant tout ce temps, se pencha et prit le bébé. Elle l'installa sur son épaule et fredonna une berceuse. Petit à petit, Dzidziz arrêta de pleurer et se calma. Peu de temps après, il s'était endormi.

«Oleohneh,» dit Gluskabe. «Qui es-tu, toi qui peux calmer le très puissant Dzidziz?»

«Je suis Nigawes,» dit la femme. «Je suis sa mère et il est mon bébé. Tiens-toi tranquille ou tu vas le réveiller.»

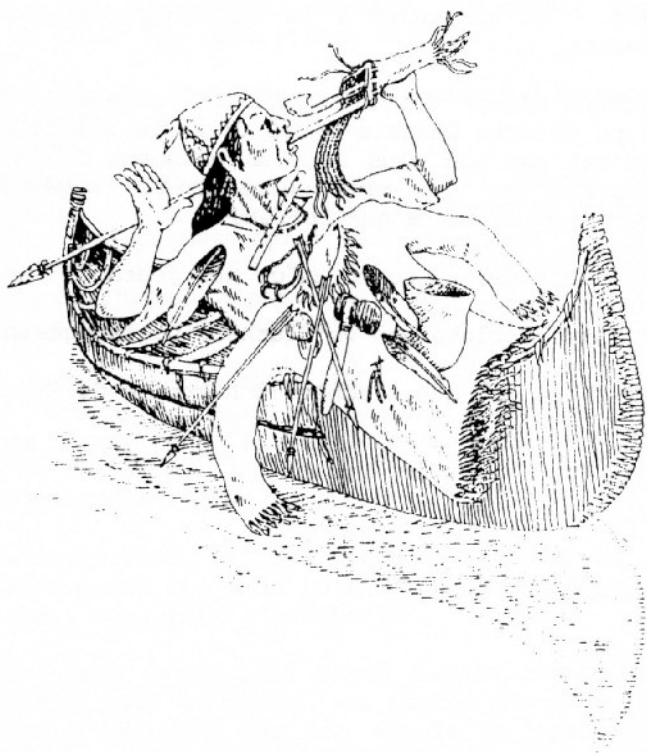
Alors Gluskabe sortit du wigwam sur la pointe des pieds. Il retourna à la hutte de sa grand-mère Marmotte.

«Grand-mère,» dit-il «tu avais raison. Je n'ai pas pu vaincre Dzidziz» Puis Gluskabe sourit. «Mais il n'est pas non plus le plus puissant de la terre, Dzidziz n'est pas plus puissant que Nigawes. La mère est plus forte que le bébé.»

Et c'est encore comme ça de nos jours.

Nitatci notlokangan wa Gluskabe umetabegesin.

Et c'est ici que s'achève l'histoire de Gluskabe.



Gluskabe et les quatre voeux.

Maintenant que Gluskabe avait fait beaucoup pour que le monde soit un endroit plus agréable pour ses enfants et les enfants de ses enfants, il décida qu'il était temps pour lui de se reposer. Grand-mère Marmotte et lui descendirent vers la Grande Eau. Ils grimpèrent dans son canoë de pierre et naviguèrent vers une île. Certain disent que cette île se trouve dans le grand lac que le peuple appelle Petonbowk, d'autres disent que Gluskabe alla plus loin vers l'Est, au-delà des rives du Maine. Ils disent que le brouillard qui se lève là de nos jours est la fumée de la pipe de Gluskabe.

Quel que fut l'endroit où Gluskabe et Grand-mère Marmotte allèrent, on disait que pendant un certain temps, Gluskabe laissa croire que tous ceux qui viendraient le trouver verraient un de leur souhait exaucé.

Un fois, quatre hommes Abenaki décidèrent de faire le voyage pour rendre visite à Gluskabe.

Le premier homme ne possédait presque rien. Son souhait était que Gluskabe fasse qu'il possède beaucoup de belles choses.

Le deuxième homme était très vaniteux. Bien qu'il soit déjà grand de taille, il portait ses cheveux relevé en houppe et bourrait ses mocassins de mousse pour paraître plus grand. Son souhait était d'être plus grand que tous les hommes.

Le troisième avait très peur de mourir. Son souhait était de vivre plus longtemps que tous les hommes.

Le quatrième avait passé beaucoup de temps à la chasse pour nourrir sa famille et son village, mais il n'était pas un très bon chasseur, même s'il avait fait tous les efforts pour le devenir. Son souhait était de devenir suffisamment bon chasseur pour subvenir aux besoins de son peuple.

Ils s'assirent tous les quatre dans un canoë pour partir à la recherche de l'île de Gluskabe. Le voyage ne fut pas facile. Les courants étaient forts et ils devaient lutter contre eux avec leurs pagaies.

L'homme qui ne possédait rien connaissait un chant pour calmer les eaux et quand il le chanta, les courants cessèrent et ils purent poursuivre leur chemin. Maintenant, le vent commençait à souffler très fort, les repoussant vers la côte. Mais le deuxième homme sortit un peu de tabac et l'offrit au vent et il se calma suffisamment pour qu'ils puissent continuer leur route. Bientôt de gigantesques baleines surgirent si près de l'embarcation qu'elles auraient pu la faire chavirer. Mais l'homme qui avait peur de mourir avait emmené une petite pierre taillée en forme de baleine. Il la plongea dans l'eau en guise d'offrande, les baleines plongèrent et s'en allèrent.

Maintenant l'île de Gluskabe était toute proche, mais ils ne pouvaient pas la voir car un brouillard épais monta de l'océan et recouvrit tout. Le quatrième homme, celui qui voulait devenir un bon chasseur, sortit sa pipe, l'alluma et fit l'offrande de sa fumée.

Alors Gluskabe cessa de fumer sa pipe et laissa le brouillard se dissiper. La brume se leva et ils virent l'île de Gluskabe devant eux. Ils laissèrent leur canoë sur le rivage et se frayèrent un passage jusqu'à l'endroit où Gluskabe se tenait.

«Kuai!» dit Gluskabe, «vous avez du avoir des difficultés pour venir jusqu'à moi. Vous avez entendu dire que chacun a le droit de faire un voeu.»

«Je souhaite posséder beaucoup de belles choses,» dit le premier homme.

«Mon souhait est d'être plus grand que tous les autres hommes,» dit le deuxième.

«Je veux vivre plus longtemps que n'importe quel homme,» dit le troisième.

«Mon souhait n'est pas tant pour moi que pour les autres,» dit le quatrième. «Je veux être un chasseur capable de rapporter de la nourriture à ma famille et à mon peuple.»

Gluskabe regarda le quatrième homme et sourit. Puis il sortit quatre petits sacs et en donna un à chacun. «Vous trouverez ce que vous voulez là dedans. Mais ne les ouvrez pas avant d'être rentrés chez vous.»

Les quatre hommes acceptèrent et retournèrent à leur canoë. Ils traversèrent les eaux et atteignirent la terre. Alors chacun d'entre eux prit le chemin qui devait le ramener chez lui.

Le premier homme, celui qui voulait beaucoup de belles choses prit le canoë qui appartenait à celui qui voulait vivre plus vieux que tous les hommes. «Prends ceci pour rentrer chez toi,» dit l'homme qui voulait vivre longtemps. «Je vais vivre éternellement: il me sera facile d'avoir un autre canoë.»

L'homme qui voulait beaucoup de belles choses partit en pagayant tout en pensant à tout ce qu'il posséderait. Il aurait de beaux vêtements en peau de chevreuil, des parures de coquillages et de pierres brillantes, des haches de pierre et des armes finement ouvragées; il aurait une hutte magnifique où vivre. Comme il pensait à toutes ces choses, il avait de plus en plus envie de les voir. Finalement il ne put plus tenir. «Ca ne prêterait pas à conséquence. Je ne jetterai qu'un coup d'oeil dans le sac» dit-il. Il ouvrit juste une petite fente pour regarder dedans. Dès qu'il eut fait cela, toutes sortes de choses surgirent du sac. Des mocassins et des chemises, des colliers et des ceintures en argent, des haches et des lances, des arcs et des flèches. L'homme essaya de refermer le sac mais il n'y parvint pas. Les objets sortaient à grand flot, emplissaient le canoë, le recouvraient. Elles étaient si lourdes que le canoë coula et l'homme, empêtré dans tous ses biens coula avec lui et se noya.

Le deuxième homme, celui qui voulait être plus grand que tous les autres, marchait depuis peu de temps et déjà il sentait monter la curiosité en lui. Il s'arrêta au sommet d'une haute crête et sortit le petit sac. «Comment ce sac peut-il me rendre plus grand?» dit-il. «Peut-être y a-t-il là-dedans quelque pommade ou onguent magique à étaler sur moi pour que je grandisse. Il n'y aura rien de mal à essayer un peu avant d'arriver à la maison.» Alors il ouvrit le petit sac. Dès qu'il l'eut fait, il fut transformé en un pin, le plus grand des arbres. Depuis ce jour, les arbres qui poussent dans le vent sur les crêtes sont plus hauts que tous les autres et vous pouvez entendre leurs murmures de vantardise à propos de leur taille, plus importante que celle des hommes.

Le troisième homme, lui aussi, n'alla pas loin avant que sa curiosité ne l'emporte.

«Si je dois vivre éternellement,» dit-il «rien ne peut me faire de tort. Il n'y a donc aucune raison pour que je n'ouvre pas ce petit sac.» Il l'ouvrit, et dès qu'il l'eut fait, il fut transformé en une énorme roche, une de celles qui ne changerait pas pendant des milliers de saisons, pendant plus longtemps que la vie de n'importe quel homme.

Quant au quatrième homme, il ne pensa pas à lui en rentrant vers sa maison. Il avait plus de route à faire que les autres, mais il ne s'arrêta pas. «Bientôt,» se disait-il, «je serai capable de nourrir mon peuple.» Il alla directement à sa hutte et quand il fut à l'intérieur, il ouvrit le petit sac, mais il n'y avait rien dedans.

Il s'assit tout de même en tenant le petit sac ouvert et lui monta à l'esprit une grande intelligence. Il comprit comment il devait chasser les animaux. Il commença à comprendre comment il devait se préparer pour la chasse et comment il devait faire preuve de respect envers les animaux afin qu'ils acceptent de mourir pour lui. Il avait l'impression d'entendre quelqu'un lui parler.

Alors il comprit ce qu'il entendait: il entendait les voix des animaux qui lui parlaient de leurs modes de vie.

Depuis ce jour là, il fut le plus grand chasseur parmi le peuple. Il ne prit jamais plus de gibier que nécessaire pour nourrir son peuple. C'était vraiment le meilleur des dons fait par Gluskabe.



Le chasseur fidèle

Dans les temps anciens, la coutume voulait que l'homme, pendant les mois d'hiver, emmène sa famille dans les bois où il chasserait. Un homme fit cela, partant loin vers le Nord avec sa famille jusqu'à une île où ils construisirent leur cabane. Un orage se leva, et l'homme se dépêcha d'aller chercher son canoë sur la plage.

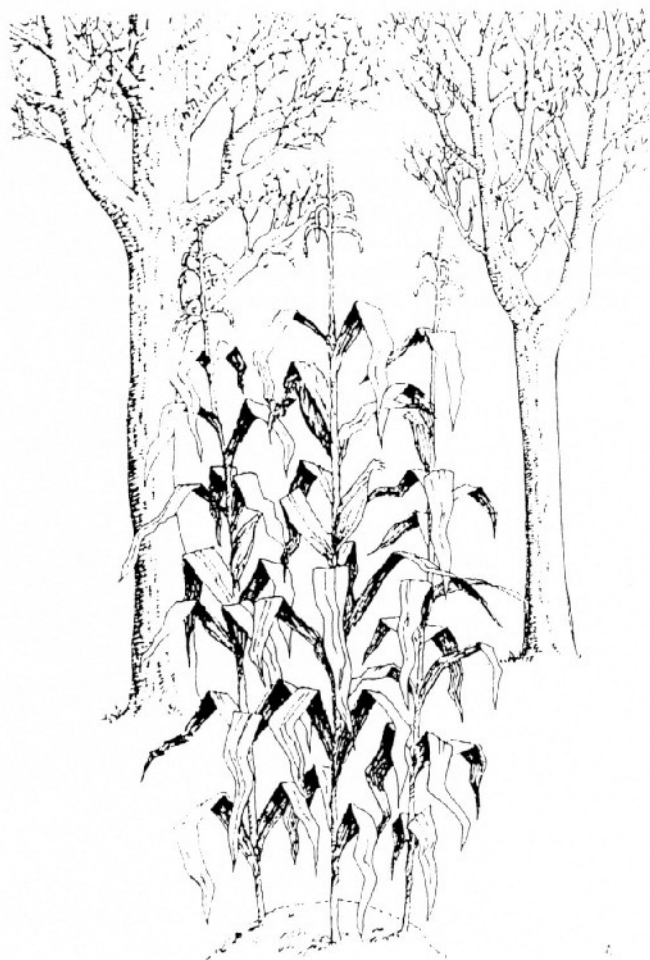
Comme il le portait à travers les épicéas, le vent souffla très violemment, il trébucha et une branche pointue lui traversa la poitrine. Il tomba et le canoë tomba sur lui.

Une fois à terre, il s'aperçut que la douleur s'en allait et il put se relever. Il sortit de sous son canoë et rentra pour aider sa femme et son enfant à terminer la cabane. Sa femme parla mais lui ne dit rien. Son enfant lui demanda de lui raconter une histoire, mais il ne parla pas et se coucha de l'autre côté du feu pendant toute la nuit. Il chassait chaque jour avec beaucoup de réussite. Il rapporta à sa femme et à son enfant tout ce dont ils avaient besoin.

Finalement, le printemps arriva et la glace quitta la rivière. Pour la première fois depuis le début de l'hiver, l'homme parla à sa femme.

«Prends ce nouveau canoë que j'ai fabriqué,» dit-il, «descends la rivière pendant trois jours et tu rencontreras tes parents. Je dois rester ici. Après avoir trouvé tes parents, reviens ici et tu me trouveras.»

La femme fit ce qu'il avait dit et descendit la rivière. A la fin du troisième jour, elle trouva ses parents et ils retournèrent vers l'île. Ils allèrent à l'endroit où son mari lui avait dit de partir et ils trouvèrent le vieux canoë. Quand ils le soulevèrent, le corps de son mari, le fidèle chasseur, était là. Il était mort depuis longtemps. Une branche pointue d'épicéa avait percé son coeur.



L'origine de l'été indien

Il y a longtemps, il y avait un homme connu sous le nom de Notkikad. Il était un bon mari et un bon père; il travaillait dur pour sa famille. Il plantait beaucoup chaque année et prenait tellement soin de son jardin qu'il y avait beaucoup de nourriture. Il était toujours reconnaissant envers Tabaldak, le Maître de la Vie, et le remerciait à chaque moisson. Une année cependant, les choses n'allèrent pas bien pour lui. Il y eut des gelées tardives et son jardin mourut. Il sema de nouveau et arriva la sécheresse. De nouveau il sema, mais cette fois là ce furent l'automne et le froid qui arrivèrent et tuèrent les plantes avant leur maturité.

Notkikad était très ennuyé. Sa femme et son enfant avaient cueilli des baies et d'autres aliments dans la forêt, mais sans le maïs sec, les courges et les haricots pour leur permettre de passer la saison froide, il craignait de ne pas pouvoir survivre. Maintenant, la saison froide était là, les feuilles tombaient des arbres et soufflait le vent glacé. Que pouvait-il faire?

Cette nuit-là, avant d'aller dormir, il fit un petit feu et offrit du tabac au Maître de la Vie. «Je n'ai jamais demandé de l'aide,» dit-il «J'ai toujours été reconnaissant pour les bénédictions qui

m'ont été accordées. Mais maintenant, je suis ennuyé, moins pour moi que pour ma femme et mon enfant. Je voudrais savoir ce que je peux faire.» Puis il alla dormir et rêva.

Dans son rêve, le Maître de la Vie vint vers lui. «Je te donne ces graines spéciales» dit le Maître. «Je te donne aussi du temps pour que tu les plantes.»

Quand Notkikad se réveilla, il trouva les graines à côté de lui. Il sortit, et bien que les feuilles tombassent toujours des arbres, le temps était maintenant chaud et agréable comme si c'était l'été.

Avec l'aide de sa femme et de son enfant, il prépara le sol et planta toutes les graines. Le soleil se coucha et se leva. Les graines avaient déjà germé et des pousses vertes montaient de terre. Le soleil se leva et se coucha de nouveau. Maintenant les jeunes plants étaient déjà de grande taille. Et ainsi de jour en jour, les graines spéciales qui lui avaient été données poussèrent rapidement, produisant une récolte complète en à peine quelques jours de cette période particulière.

Alors Notkikad moissonna sa récolte et sécha le maïs, les haricots et les courges pour l'hiver. Sa famille et lui remisèrent toute cette nourriture dans leur cabane. Soudainement, dès qu'ils furent partis, le vent froid revint et cette saison particulière donnée par le Maître de la Vie se termina.

Depuis ce jour, le peuple dit que cette période particulière nous est encore donnée chaque année même si nous n'avons plus les graines magiques. Cette période, que le peuple appelle aujourd'hui «été indien» était appelé Nibunalnoba ou «un été d'homme» par les Abenakis. Elle leur permet de se rappeler qu'il faut toujours être reconnaissant.

traduit de l'américain par Sonia Protti

Jo Bruchac

Geese heading north over Mantako

All afternoon we have spoken of words,
the scrawl and stamp of ink
on white paper.

Beyond our closed windows
the river banks are blue,
their names colored bright
as the eye of a farmer.

We step outside, cross the parking lot.
A sound lifts our eyes
to a sky wide and grey -
the call of the geese.
Their long flight line
the sweep of a wing,
an arrow piercing the weather
as their old ones lead
a hundred strong
into the memory of wild rice marshes.

In one great worldness letter
their message crosses the page of heaven,
a signature strong as that of clouds
passing our explanations,
a dream message reminding us
we turn and return
the wind a feather in the sky.

Des oies en route pour le Nord
au-dessus de Mantako

Tout l'après-midi nous avons parlé de mots,
du griffonnage et de la trace de l'encre
sur le papier blanc.
Par-delà les fenêtres closes
les rives du fleuve sont bleues,
leurs marques colorées brillantes
comme l'oeil d'un fermier.

Nous marchons dehors, traversons le parking.
Un son tire nos regards
vers le ciel immense et gris.
L'appel des oies.
Leur longue ligne de vol
le battement d'une aile,
une flèche perçant le temps
quand les plus anciennes guident
une bonne centaine d'autres
vers le souvenir du marais du riz sauvage.

En une grande lettre muette
leur message traverse la page des cieux,
une signature forte comme celle des nuages
dépassant notre entendement
un message de rêve nous rappelant
que nous allons et venons
dans le vent comme une plume.

Jo Bruchac

Doubled vision

Four-eyed Tsang-Chien,
in Chinese legend
invented writing
five millenia ago.

His strange vision drew lines
between flickering lights,
in the wide night sky -
Swan and Weaver Maid,
augmented to new constellations,
circling the mind.

From the quick steps of birds,
their footprint patterns
along changing shores
he shaped new signs,
scratched with a stick
into soft earth
duplications
of images doubly seen.

Thanks to Tsang Chien,
we now hold firm
to visions or questions
once lost with one breath.

We read, with his eyes
for better or worse,
a world multiplied
into literature.

Vision double

Tsang Chien au quatre yeux,
dans le mythe chinois
inventa l'écriture
il y a cinq millénaires.

Son étrange vue dessina des lignes
entre les lumières tremblotantes,
dans l'immense ciel de nuit-
le Cygne et *Weaver maid*
grossirent le rang des constellations
entourant l'esprit.

des pas rapides des oiseaux,
dont les empreintes s'inscrivent
sur les plages changeantes
il façonna de nouveaux signes,
avec un bâton
dans la terre meuble
répliques
des images de sa vision double.
Merci à Tsang Chien,
maintenant nous retenons fermement
les visions ou les questions
autrefois perdues dans un souffle.

Nous lisons, avec ses yeux
pour le meilleur et pour le pire,
un monde multiplié
par la littérature.

Jo Bruchac

Bobcat, 1953

Back arched like a question mark,
gaze steady on mine,
the bobcat backed out of the tangle
slow paws silent on needles.

My Indian grandfather said
Don't too many
sneak up on a bobcat
but if they do,
it's an easy shot.
They got
too much pride
to just turn and run

I remembered that
as the bobcat's eyes turned
away from mine,
seeing those whose names
knew how to hide,
blending once again
into shadow, cedar and pine.

Lynx, 1953

Le dos arqué comme un point d'interrogation,
il me dévisage fixement,
le lynx sort à reculons des broussailles
à pas lents et silencieux sur les épines.

Mon grand-père Indien disait
ne te faufile pas
trop vite vers un lynx
mais si on le fait
c'est une cible facile.
C'est beaucoup
plus glorieux
que de se retourner et de courir.

Je me souviens de cela
quand les yeux du lynx
se détournèrent
regardant ceux dont les noms
surent comment se cacher
se fondant à nouveau
dans l'ombre, les cèdres et les pins.

Jo Bruchac

Birdfoot's grampa

The old man
must have stopped our car
two dozen times to climb out
and gather into his hands
the small toads blinded
by our lights and leaping,
live drops of rain.

The rain was falling,
a mist about his white hair
and I kept saying
you can't save them all,
accept it, get back in
we've places to go.

But, leathery hands full
of wet brown life,
knee deep in the summer
roadside grass,
he just smiled and said
they have places to go to
too.

Grand-père Birdfoot

Le vieil homme
a dû arrêter notre voiture
deux douzaines de fois pour descendre
et prendre dans ses mains
les petits crapauds aveuglés
par nos phares, qui bondissent
en soulevant des gouttes de pluie.

La pluie tombait,
une bruine sur ses cheveux blancs,
et je lui disais
tu ne peux pas tous les sauver,
accepte-le, remonte,
nous avons à faire.

Mais les mains tannées emplies
d'humides vies brunes,
agenouillé profondément
dans l'herbe
d'été du bas-côté,
il sourit et dit
ils ont à faire
eux aussi.

Jo Bruchac

Near the mountains

Near the mountains
footsteps on the ground
sound hollow

as if remind us
this earth is a drum.

We must watch our steps closely
to play the right tune.

Près des montagnes

Près des montagnes
les pas sur le sol
sonnent creux

comme pour nous rappeler
que cette terre est un tambour

Nous devons bien surveiller nos pas
pour jouer dans le bon ton.

Jo Bruchac

There is a stream

There is a stream which rises
halfway down the mountain
My father showed it to me
pace he found in a dream,
the withered spirit of an old Indian
leading him like a wisp of fog
to its banks
I shall go to that last water
when I am old
and my blood runs
like the sad Hudson River
heavy with the waste
of civilization
I shall go there
and wade into those clear ripples
where the sandy bottom
is spread with stones
which look like the bones
of beautiful ancient animals
I shall spread my arms
in that sweet water
and go like a last wash of snow
down to the loon meadow
in the last days of April.

Il y a un ruisseau

Il y a un ruisseau qui sourd
à mi-pente de la montagne
Mon père me montra ce lieu
qu'il découvrit dans un rêve,
l'esprit desséché d'un vieil Indien
le guidant comme une nappe de brume
vers ses rives
J'irai vers cette eau ultime
quand je serai vieux
et mon sang roulera
comme la triste rivière Hudson
chargée des déchets
de la civilisation
J'irai là
et marcherai dans les rides claires
du fond sableux
parsemé de cailloux
qui semblent être les ossements
de beaux animaux anciens
J'étendrai mes bras
dans ces eaux douces
et partirai comme le dernier névé
dans la prairie folle
aux derniers jours d'avril.

Jo Bruchac

Anthology Indians

For Lance Henson

They track us down, I guess
(you said) with the grandsons
of those same scouts
who betrayed Geronimo.
Some of us get clear
of their paper snares

or slip away by changing names
as they try to define us:
one half this, one quarter that.
But sometimes nothing more to prove
that we are who we are
than a memory in blood
which answers no simple definitions.

What is it like, they say,
being Indian?
Meaning unusual things
like *Do you shave?*
Can you speak the language
and How come you don't
wear an Indian suit
like Chief White Eagle
who came and talked
to our school last month?

Indiens d'anthologie

Pour Lance Henson

Je pense qu'ils nous traquent,
(dis-tu) les petits-enfants
de ces mêmes éclaireurs
qui trahirent Geronimo.
Certains d'entre nous échappent
à leurs papiers piégés

ou fuient en changeant de nom
quand ils tentent de nous cataloguer:
moitié ceci, quart cela.

Mais parfois
nous n'avons rien de plus pour prouver
que nous sommes ce que nous sommes,
une mémoire dans le sang
qui ne répond pas aux définitions.

Qu'est-ce que ça veut dire, demandent-ils,
être Indien?

posant des questions étranges
comme vous rasez-vous?
Parlez-vous la langue?
et pourquoi donc
ne portez-vous pas un costume
comme celui du Chef Aigle-Blanc
qui est venu parler
à notre école le mois dernier?

Hiding behind our tinted glasses,
passing for descendants
of Genghis Khan, somehow
the words come to us again
and the dreams return
telling us the story
of an eagle raised
among the chickens
who no longer wanted
to scratch in the dirt
after seeing the sky.

Cachés derrière nos verres fumés,
passant pour des descendants
de Genghis Khan, pourtant
les mots nous reviennent
et le rêve est de retour
nous contant l'histoire
d'un aigle élevé
parmi les poulets
et qui ne veut plus jamais
gratter la boue
depuis qu'il a vu le ciel.

textes traduits de l'américain par Manuel Van Thienen

BIBLIOGRAPHIE

Les livres mentionnés dans cette rubrique sont ceux ayant servi de base pour l'élaboration du numéro. Ils sont disponibles directement chez :

The Greenfield Review Press : 2 Middle Grove Road.
Greenfield Center N.Y. 12833 USA. Recommandez-vous de la revue !

ajoutez 2.50\$ de port au prix des ouvrages (par 1 à 2 livres). Paiement par mandat international accompagné d'une lettre de commande. (Délai de 1 à 2 mois pour la livraison). Catalogue de The Greenfield Review (Native American Authors Distribution Project) disponible à la revue contre 3 timbres à 2,30F.

On peut aussi les commander à la Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

- The National Storytelling Journal Spring 1987.
- The faithfull hunter and other Abenaki legends .
Jo Bruchac. Ed. The Greenfield Review Press
- Tracking (Poetry). Jo Bruchac
- Near the mountains (Poetry) Jo Bruchac
- Nimrod Vol132 N°2 Spring/Summer 1989 P51
- The Remembered Earth. contemporary Native American literature. Ed. Geary Hobson. University of New Mexico Press 1979. Réimprimé en 1980 et 1987.
12\$

Disponible directement au siège de Sur le Dos de la Tortue:

- Anthologie de la poésie amérindienne contemporaine Poésie Rencontres N°25 (50F+10F de port).

BIOGRAPHIE

Jo Bruchac est né en 1942. Il est Abenaki. Poète, conteur, éditeur, romancier, diffuseur de la littérature amérindienne, il a publié 24 recueils de poésie, contes, récits. Il est également militant écologiste et profondément engagé dans la lutte pour les Droits des Amérindiens. Animateur pendant 17 ans avec sa femme de The Greenfield Review, il se consacre aujourd'hui essentiellement à l'édition, à la diffusion, à l'écriture et à l'animation. Il vit à Greenfield Center, New York, avec sa femme Carol et ses deux fils dans la maison où il fut élevé par ses grands-parents. Il est l'un de ceux qui ont fait connaître et reconnaître la poésie amérindienne aux Etats-Unis (et par ricochet en Europe).

NOTES DE LECTURE

Taliko Indien de Guyane Album du Père Castor. Flammarion (1979). Texte de Monique Davot, illustrations de François Davot. Cet album très bien conçu nous relate la vie d'un jeune Wayana du village de Touanké situé sur un flot du fleuve Maroni. Vie quotidienne, pêche, chasse, culture, cuisine, soins, fêtes sans ignorer les influences de la civilisation. Un ouvrage qui sonne juste pour les enfants de 8 à 10 ans.

Recueils de contes et légendes traduits en français.

L'os à Voeux poèmes narratifs des Indiens Crees. Les presses d'aujourd'hui. Épuisé en librairie, le chercher d'occasion.

Contes Iroquois traduction de Tales of the Iroquois (100p). En souscription auprès de NITASSINAN CSIA, BP 341 88009 EPINAL CEDEX, au prix de 80F port compris. Parution Décembre 1991. Chèque à l'ordre de CSIA.

Le chant des flûtes et autres légendes indiennes édition originale: *The sound of flutes*. Pantheon Books/ Random house, New York. traduction de Jean Paul Cortada et Jacqueline Cortada-Diot. Édition FEDEROP. (épuisé, le chercher d'occasion.)

Les oiseaux de feu William Camus Gallimard Folio Junior.

Légendes de la Vieille-Amérique William Camus. Bordas.

Octoyton wendake: les enfants de la grande île contes de la nation huronne-wendat. 1986. Programme amérindianisation Ministère des affaires indiennes et du Nord Canada. 320 est, St Joseph Case Postale 3725 Québec, Qc G1K 7Y2 CANADA.

Les papinachois. 6 livrets illustrés pour les enfants (et leurs parents) légendes des Montagnais de Bersimis. Editions Hurtebise HMH Ltée. Titres: L'origine. Les voisins. La cueillette. La sagesse des anciens. Les exploits de Napeo. L'école d'automne.

Contes montagnais. Editions Fleuve et flamme (textes bilingues) Contes et récits de Pointe Bleue avec une introduction sur la langue et la culture.

Légendes et contes des Indiens d'Amérique Editions Gründ. Cet ouvrage a le gros inconvénient d'être une double traduction (de l'anglais au tchèque puis du tchèque au français!)

Pour des recueils en langue anglaise, se reporter au catalogue général de The Greenfield Review Press.

prochain numéro : LES ANCIENS

Nouvelle: la tortue. Jo Bruchac - Poèmes : Gordon Henry - Gogisgi/Carroll Arnett - Beth Brant - Simon Ortiz - Ron Rogers - Luci Tapahonso - Ray a. Young Bear - Yvon H. Couture - Oliver Loveday.

N° hors série: FEMME DE L'ISLE
Eléonore Tecumseh SIOUI
recueil de poèmes

Tirage limité.

abonnés soutien (150F et plus): offert

abonnés (100F): 20F+7F de port

non-abonnés: 30F+7F de port

Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte, elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

Retards techniques ... sortie Avril-Mai. Merci pour votre patience.

N°7

Avril 1991

JO BRUCHAC:

LE CONTE ET LE SACRE

EDITORIAL

ARTICLE

L'art du conte et le sacré:

à propos de l'utilisation des contes amérindiens

Jo Bruchac

CONTES par Jo Bruchac

Gluskabe transforme les animaux

Gluskabe et Dzidziz

Gluskabe et les quatre voeux

Le chasseur fidèle

L'Origine de l'été indien

ILLUSTRATIONS par Kahiones

extraites de *The Faithful hunter*

POEMES de Jo Bruchac *Originaux et traductions*

Des oies en route pour le Nord au-dessus de Mantako

Vision double

Lynx, 1953

Grand-père Birdfoot

Près des montagnes

Il y a un ruisseau

Indiens d'anthologie

BIO-BIBLIOGRAPHIE

NOTES DE LECTURE

30FF

ISSN : 1145-1181